Paul Perdrizet, de l'Université aux Établissements Gallé, le parcours original d'un chercheur éclectique.

Paul Perdrizet n'a encore jamais fait l'objet d'une étude biographique qui ne se limite pas au versant universitaire et scientifique de sa personnalité et de son œuvre. L'hommage funèbre prononcé par Charles Picard le 10 juin 1938, en séance de l'Académie des inscriptions et belles lettres, reste l'étude de référence pour son analyse détaillée de la bibliographie du savant nancéien[1]. Mais elle ignore complètement l'autre versant de son activité, celle du gendre d'Émile Gallé, directeur des Établissements Gallé pendant plus de vingt ans et de l'homme d'affaires qu'il devient dans l'entre deux guerres, siégeant dans les conseils d'administration de nombreuses sociétés.

Ce silence est dû à la discrétion observée par Paul Perdrizet lui-même : dès les premiers temps de son investissement dans les affaires familiales, au côté de sa belle-mère Henriette Gallé, vers 1910, il prend soin de taire, sinon même de cacher, au monde universitaire cette nouvelle activité. Il n'en est presque jamais question dans sa correspondance professionnelle[2] et seules quelques allusions y font référence dans certaines lettres à ses plus proches amis[3].

En 1934, Paul Perdrizet rendit hommage en ces termes à Georges Friedel, professeur de cristallographie à l'université de Strasbourg et ancien président du conseil d'administration de l'imprimerie Berger-Levrault, auquel il avait lui-même succédé dans cette dernière fonction[4] : « Par dévouement à la famille dans laquelle il était entré, Georges Friedel n'hésita pas à ajouter à ses lourds labeurs de fonctionnaire et de savant, la tâche souvent morose et ingrate de maintenir dans la bonne voie une vieille affaire[5].» Georges Friedel avait en effet épousé l'héritière de l'imprimeur et éditeur Berger-Levrault. La similarité entre leurs situations respectives est donc telle qu'on peut légitimement penser que Paul Perdrizet parlait aussi de lui-

---

1 Ch. PICARD., « Éloge funèbre de M. Paul Perdrizet, membre de l'Académie », *Comptes-rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 1938, vol. 82, no 3, p. 270-280. À compléter par un relevé partiel de la bibliographie de Paul Perdrizet par le même auteur : Ch. PICARD, « Paul Perdrizet (1870-1938) », *Revue Archéologique*, 1938, vol. 12, p. 236-237.

2 Une lettre à l'égyptologue Gaston Maspéro du 31 juillet 1914 indique ainsi : « J'ai à m'occuper ici d'affaires assez lourdes, qui n'ont qu'un rapport très lointain avec l'archéologie et l'enseignement — un personnel de 300 employés & ouvriers — une grosse responsabilité », Bibliothèque de l'Institut de France, correspondance et papiers de sir Gaston Maspéro pacha, Ms 4034, f. 357-358.

3 Il écrit ainsi à son grand ami, le critique d'art René-Jean, le 15 octobre 1911, en parlant de l'usine Gallé : « tout ne se fait pas tout seul ; je dois me rendre compte de tout et m'assimiler bien des questions. Ceci entre nous car je ne tiens nullement à ce que mes bons camarades qui il y a cinq ans me disaient noyé dans le Moyen Âge répandent maintenant le bruit que les affaires m'ont ravi à l'hellénisme » (INHA, Autographes René Jean, 143-760). Une édition scientifique de l'ensemble de cette correspondance est en cours de préparation à l'INHA.

4 Il s'agit plus d'un intérim que d'une véritable succession : Paul Perdrizet cède la présidence du conseil d'administration dès le 26 octobre 1935 (*Le moniteur de la papeterie française* du 15 novembre 1935).

5 F. GRANDJEAN, C.J. DESCOMBES, et P. CHEVENARD (dir.), *Georges Friedel, 1865-1933*, Université de Strasbourg, 1939, 128 p.

même, probablement avec amertume, alors même que les Établissements Gallé étaient mis en faillite.

La biographie succinte qui est l'objet de cette étude ne vise pas à se substituer à celle publiée en 1938 par Charles Picard, mais à la compléter en soulignant le jeu des circonstances professionnelles et familiales qui ont conduit Paul Perdrizet à opérer des choix et à donner à sa carrière un tour si singulier. Elle accompagne la conservation et la mise en valeur des archives scientifiques de Paul Perdrizet que ses héritiers ont généreusement données à l'université de Nancy 2 en 1981[6]. Enfin, elle bénéficie de l'apport de plusieurs fonds privés, dont les archives familiales Bourgogne-Gallé-Perdrizet pour lesquelles toute notre gratitude va à Mme Jacqueline Amphoux pour nous les avoir confiées.

D'Athènes à Nancy

Paul Perdrizet est issu d'une famille de la petite bourgoisie protestante de la région de Montbéliard[7]. Son père, David Perdrizet (1836-1900), y était professeur de philosophie et principal du collègue Cuvier[8]. Il avait épousé en 1869, à Strasbourg, Adèle Emma Heitz, qui appartenait, elle, à la grande dynastie des imprimeurs strasbourgeois des Heitz. Après la défaite de 1870, elle avait naturellement opté pour la France où elle résidait.

Après des études classiques brillantes au lycée Michelet (Paris) et à l'École normale supérieure de la rue d'Ulm, où il est reçu premier en 1890, Paul Perdrizet choisit la voie de l'archéologie grecque en rejoignant l'École française d'Athènes en 1893[9]. Il y bénéficie d'un séjour exceptionnel de six ans, pendant lequel il se distingue comme l'un des principaux membres de l'équipe de la « Grande Fouille » du sanctuaire de Delphes (Ill. 1). Il multiplie pendant cette période les missions de prospection archéologique et épigraphique[10] : en Macédoine (alors turque) et en Thrace en 1894 et 1899, en Carie en 1895, à Chypre et en Syrie du nord en 1896. Après un premier mais bref retour en France, en 1899-1900, pour occuper une maîtrise de conférence de langue et de littérature grecques à la faculté des lettres de Nancy, il est rappelé pour un an en Grèce par le directeur de l'École française d'Athènes, Théophile Homolle. Réintégré dans son poste à l'université de Nancy en août 1901, il s'attache à y développer l'enseignement de l'archéologie et de l'histoire de l'art en obtenant en 1902 la création de l'Institut d'archéologie classique accompagnant celle d'une gypsothèque universitaire et d'une bibliothèque spécialisée. L'inauguration du musée archéologique universitaire, à l'occasion des fêtes du cinquantenaire des facultés des sciences et des lettres de l'université de

---

6 S. PROVOST, « Les archives scientifiques de Paul Perdrizet à l'université de Lorraine (Nancy) », *Anabases. Traditions et réceptions de l'Antiquité*, 2014, vol. 20, p. 385-390. Les pièces issues de ces archives sont citées ci-dessous avec l'abréviation APP (Archives Paul Perdrizet).

7 Il avait établi sa généalogie en remontant jusqu'à un Jehan Perdrizet, bourgeois d'Héricourt mentionné en 1567 (archives familiales).

8 Voir son dossier administratif d'enseignant aux Archives nationales : F/17/21459 A.

9 Pour sa carrière universitaire, voir son dossier personnel aux Archives nationales de France : A. N. F/17/24628.

10 On se référera pour la bibliographie correspondante au site des Archives de Paul Perdrizet où elle figure dans son intégralité : http://perdrizet.hiscant.univ-lorraine.fr.

Nancy, le 25 novembre 1904, consacre ainsi trois ans de travail[11]. Parallèlement, il poursuit ses missions en Méditerranée orientale : il retourne en Syrie, à Saïda, en 1902, pour le compte de l'Académie des inscriptions et belles lettres, et en Grèce, à Delphes, en 1904, pour préparer la parution du tome V des *Fouilles de Delphes* (le petit mobilier), qui lui avait été confié par Théophile Homolle[12].

Alors que ces travaux paraissaient consacrer sa vocation d'archéologue classique, Paul Perdrizet délaisse temporairement le domaine de l'Antiquité pour celui des études médiévales : à la surprise générale, il choisit pour sujets de thèses un thème d'iconographie chrétienne, la Vierge de Miséricorde ou Vierge au manteau (sa grande thèse) et le commentaire d'un texte médiéval, le *Speculum Humanae Salvationis* (sa petite thèse) dont il donne aussi une réédition en collaboration avec le pasteur mulhousien Jules Lutz[13]. Le médiéviste néophyte ne met que trois ans pour achever ces travaux, soutenus le 20 mai 1908 en Sorbonne devant un jury présidé par Émile Mâle, dont il est le tout premier doctorant[14].

Paul Perdrizet à Nancy

Dès l'année suivante, Paul Perdrizet obtient la transformation de la chaire d'histoire ancienne de la faculté des lettres de Nancy, restée vacante depuis le départ de Charles Diehl à Paris, en chaire d'archéologie et d'histoire de l'art, la première dans l'histoire de la faculté : il en devient évidemment le titulaire. Le nombre de ses étudiants est réduit mais on compte parmi eux quelques figures importantes des études historiques et archéologiques : Albert Grenier, rapidement recruté comme maître de conférences d'antiquités gallo-romaines à Nancy même, le byzantiniste Jean Ebersolt (brièvement), l'historien de l'art Paul Denis et les hellénistes Pierre Roussel, futur directeur de l'École française d'Athènes, et Gustave Blum. La réussite de ce dernier au concours de l'EFA, en 1911, au nez et à la barbe des candidats parisiens normaliens, est ressentie par Paul Perdrizet, qui a soigneusement préparé son candidat, comme un succès personnel[15].

Il fait partie désormais des figures de premier plan de la bourgeoisie et du milieu universitaire nancéiens, comme le souligne son activité au sein de la Société d'archéologie lorraine et du musée historique lorrain ainsi que de l'Académie de Stanislas. Son ancrage nancéien s'est en effet renforcé par son mariage le 14 août 1906 avec Lucile Gallé, la seconde des quatre filles d'Émile Gallé, le maître verrier nancéien décédé prématurément en septembre

---

[11] S. PROVOST, « Victor Prouvé, Paul Perdrizet et le sphinx des Naxiens », *Le Pays Lorrain*, 2014, vol. 97, no 4, p. 353-360.

[12] P. PERDRIZET, *Fouilles de Delphes, t. V, Monuments figurés, petits bronzes, terres-cuites, antiquités diverses*, Paris, A. Fontemoing, 1908.

[13] P. PERDRIZET, *La Vierge de miséricorde : étude d'un thème iconographique*, Paris, A. Fontemoing, 1908 ; P. PERDRIZET, *Étude sur le Speculum humanae salvationis*, Paris, H. Champion, 1908 ; J. LUTZ et P. PERDRIZET, *Speculum humanae salvationis: texte critique, traduction inédite de Jean Miélot (1448)*, Mulhouse, Ernest Meininger, 1907-1909, 2 vol.

[14] Émile Mâle le souligne lui-même dans une lettre peu après la soutenance : lettre d'Émile Mâle à Paul Perdrizet du 27 mai 1908 (APP PP 654).

[15] Lettre de Paul Perdrizet à René-Jean du 7 novembre 1911, INHA, Autographes René-Jean 144-770.

1904 (Ill. 2). Seul des trois gendres Gallé à habiter à Nancy — le jeune couple occupe même le dernier étage de la résidence Gallé — Paul Perdrizet joue progressivement un rôle croissant de conseiller auprès de sa belle-mère, Henriette Gallé (née Grimm), qui a choisi de maintenir l'activité de la prestigieuse fabrique familiale.

Paul Perdrizet n'en délaisse pas pour autant son premier domaine des études antiques : une communication sur ses recherches en Macédoine, donnée au congrès international de Berlin en 1908, impressionne suffisamment U. von Wilamowitz et Fr. Hiller von Gaertringen, les responsables du corpus des inscriptions grecques, pour qu'ils décident de lui confier le volume correspondant. La dégradation rapide de la situation politique et la succession des conflits dans les Balkans empêchent ce projet d'aller à son terme, malgré plusieurs tentatives pour le relancer, jusqu'en 1914[16]. Faute de pouvoir retourner en Macédoine, Paul Perdrizet doit se contenter de publier à Nancy en 1910 ses *Cultes et mythes du Pangée* où il explore l'hypothèse d'une religion à mystères dionysiaque d'origine thrace[17] : cette étude marque son retour dans les études classiques.

La découverte de l'Égypte

C'est d'ailleurs comme archéologue classique avant tout qu'il est sollicité par Jacques Doucet pour servir de conseiller en acquisitions pour la bibliothèque d'art et d'archéologie à partir d'octobre 1908[18]. Obtenue grâce à l'entremise de son ami René-Jean, lui-même recruté comme bibliothécaire, cette collaboration lui permet par la suite de bénéficier du mécénat de Jacques Doucet pour ses travaux et publications. Une occasion s'offre presque immédiatement avec les collections égyptiennes du docteur Daniel Fouquet, rencontré au Caire, lors du deuxième congrès d'archéologie classique, au printemps 1909. Grâce à la notoriété acquise avec le catalogue des petits monuments de Delphes, Paul Perdrizet obtient de Daniel Fouquet qu'il lui confie la publication des bronzes puis des terres cuites gréco-romaines de son impressionnante collection. L'étude des ex-votos de l'Égypte gréco-romaine comble en effet le goût de Paul Perdrizet pour l'interprétation des objets modestes, expressions de la vie quotidienne et de la piété populaire. Le premier volume paraît rapidement, en 1911, tandis que le second est retardé par la première guerre mondiale jusqu'en 1921[19].

Le premier voyage égyptien d'avril 1909 est une révélation : il retourne en Égypte dès l'automne suivant, accompagné de sa femme, Lucile, et de sa belle-sœur, Geneviève Gallé (Ill. 3). Ils refont ensemble les excursions qui avaient permis à Paul Perdrizet de découvrir la basse Égypte lors du congrès. Ces deux premiers voyages sont suivis de beaucoup d'autres, en 1912, puis après la guerre, 1928, 1933, 1934 et enfin 1936. Ils ouvrent à l'esprit toujours curieux de

[16] S. PROVOST, « Paul Perdrizet à Philippes : le rendez-vous manqué de 1914 », *Bulletin de correspondance hellénique*, vol. 140, n°1, 2016 (à paraître).

[17] P. PERDRIZET, *Cultes et mythes du Pangée*, Nancy, Berger-Levrault, 1910.

[18] D. MORELON, « L'archéologie à la bibliothèque de l'Institut national d'histoire de l'art », *Histoires d'Archéologie. De l'objet à l'étude*, INHA, Paris, 2009, p. 17□30.

[19] P. PERDRIZET, *Bronzes grecs d'Égypte de la Collection Fouquet: publications pour faciliter les études d'art en France*, Paris, Bibliothèque d'Art et d'Archéologie, 1911 ; P. PERDRIZET, *Les Terres cuites grecques d'Égypte de la collection Fouquet expliquées par Paul Perdrizet*, Nancy, Berger-Levrault, 1921.

Paul Perdrizet un nouveau champ de recherche, celui des transformations de l'hellénisme en Égypte. Il y retrouve deux camarades athéniens qui ont compté parmi ses amis les plus proches, Pierre Jouguet et Gustave Lefebvre. C'est avec ce dernier qu'il entreprend l'étude des *Graffites grecs du Memnonion d'Abydos*, le temple funéraire de Séti Ier, visité une première fois dès avril 1909, en marge du congrès du Caire[20].

Contrairement à la Grèce puis à la Syrie, l'Égypte n'est toutefois pas pour Paul Perdrizet une terre d'exploration archéologique : bien qu'il ne manque pas de profiter de chacun de ses séjours pour y visiter les sites les plus connus et les chantiers de ses collègues, il n'y mène ni prospection ni fouilles. Son travail se fait dans les collections privées et surtout dans les musées, le Musée gréco-romain d'Alexandrie, où il se lie d'amitié avec le directeur, l'égyptologue Evaristo Breccia, et le musée égyptien du Caire, où Gaston Maspéro l'accueille aussi avec bienveillance. Il en étudie les collections pour y repérer les pièces obscures, selon lui incomprises, qui lui donnent l'occasion de découvertes comme celle d' « un type inédit de la plastique grecque, Alexandre à l'égide[21] ».

La première guerre mondiale

L'année 1914 marque une double rupture dans la biographie de Paul Perdrizet : d'abord en raison de la mort d'Henriette Gallé, le 22 avril, puis avec le déclenchement de la première guerre mondiale, le 1er août. La réorganisation nécessaire des affaires Gallé conduit Paul Perdrizet à renoncer à ses projets de retour en Macédoine — devenue grecque entretemps par la suite des guerres balkaniques. Cet éloignement de ses travaux en Grèce, qu'il pense d'abord temporaire, devient définitif avec le hiatus créé par la guerre.

La disparition d'Henriette Gallé a davantage encore que la guerre des conséquences à long terme pour la carrière de Paul Perdrizet : aux termes de l'accord d'association familiale que signent les quatre sœurs héritières Gallé[22], Claude la benjamine exerce certes la gérance nominale des établissements Gallé et la garde de la maison familiale de l'avenue de la Garenne, mais c'est Paul Perdrizet qui est chargé de veiller sur les intérêts financiers et industriels de la famille. Émile Lang, déjà un des collaborateurs les plus estimés d'Émile Gallé, reste le directeur effectif des établissements Gallé : il en assure la gestion quotidienne, mais il ne prend aucune décision stratégique sans en référer d'abord à Paul Perdrizet. Robert Chevalier, un autre gendre d'Émile Gallé, lui-même industriel dans le textile à Épinal, joue aussi un rôle important de consultant tout en restant au second plan par rapport à Paul Perdrizet. Ce dernier s'était préparé à ce rôle, profitant en particulier de la dernière grande opération d'agrandissement de la fabrique, à l'automne 1910, pour se familiariser avec son fonctionnement. Dès cette date et bien

[20] P. PERDRIZET et G. LEFEBVRE, *Les graffites grecs du Memnonion d'Abydos*, Nancy, Berger-Levrault, 1919.

[21] P. PERDRIZET, « Un type inédit de la plastique grecque, Alexandre à l'égide », *Monuments et mémoires de la Fondation Eugène Piot* 1913, vol. 21, no 1, p. 1-16.

[22] Thérèse Gallé-Bourgogne (1878-1966) épouse de Lucien Bourgogne, professeur d'anglais à Paris, Lucile Gallé-Perdrizet (1879-1981), Geneviève Gallé-Chevalier (1885-1966), épouse de Robert Chevalier, et Claude Gallé (1884-1950).

plus encore à partir de mai 1914, jusqu'à la fermeture définitive et au démantèlement de l'usine en 1936, les affaires Gallé vont prendre du temps à Paul Perdrizet.

Fervent patriote, cet Alsacien d'origine, par sa mère, est presque obnubilé par l'idée de la revanche sur l'Allemagne : dès 1910, il appelle la guerre de ses vœux et c'est donc très logiquement qu'il s'engage comme volontaire le 3 août 1914, alors même que son âge (44 ans) l'en aurait dispensé jusqu'en mars 1915, date d'incorporation des classes 1889-1891[23]. N'ayant pas suivi de préparation militaire, en raison de ses études, il est affecté comme simple soldat au 41e Régiment d'Infanterie Territoriale, basé à Toul. Il passe ainsi la première année de la guerre, promu rapidement caporal puis sergent, à creuser des tranchées dans la forêt de Haye ou à assurer des gardes à Nancy et dans ses environs immédiats. Si l'éloignement du front coûte à cet homme d'action, cette affectation sans risques a l'avantage indéniable de lui permettre de suivre sans trop de difficultés la remise en marche de la fabrique Gallé, qui intervient dès la fin de l'automne 1914.

En octobre 1915, lassé néanmoins de cette activité militaire peu en rapport avec son ambition et ses compétences, il tente en vain de faire valoir sa connaissance de la Macédoine pour demander à rejoindre l'Armée d'Orient à Salonique — où servent plusieurs camarades athéniens, ainsi, ironiquement, que son propre frère, Pierre Perdrizet, comme chauffeur-ambulancier[24]. Par l'entremise de Bertrand Auerbach, le doyen de la faculté des lettres de Nancy, il obtient toutefois en novembre 1915 son transfert à Paris, comme interprète stagiaire au Bureau d'étude de la presse étrangère : dans ce service de traduction et d'analyse de l'information publiée par les journaux des différents pays belligérants, il est rapidement chargé de la presse grecque, dont il rédige à partir de février 1916 et jusqu'à la fin de 1918 le bulletin bimensuel.

Il déménage donc avec son épouse à Paris, en profitant pour mettre ainsi à l'abri des bombardements réguliers qui frappent Nancy, les collections les plus précieuses de la famille Gallé. Les affaires de la fabrique, qui poursuit sans interruption son activité de 1915 à 1918, malgré les difficultés d'approvisionnement et de transport, le ramènent régulièrement à Nancy, où réside encore sa belle-sœur Claude Gallé, infirmière dans un hôpital militaire.

Les obligations de son service comme les soucis de la direction des établissements Gallé le tiennent ainsi à l'écart de ses activités scientifiques pendant toute la guerre. Il rédige néanmoins les notices des *Antiquités grecques de la collection du Vicomte du Dresnay*, un luxueux catalogue publié hors commerce en 1918 par le propriétaire éponyme de cette collection[25].

Paul Perdrizet à Strasbourg

Démobilisé en décembre 1918, Paul Perdrizet rentre à Nancy où il participe à la réouverture de la faculté des lettres dans des locaux de fortune, après les dommages subis par l'université et la destruction de la bibliothèque universitaire dans un bombardement le 31 octobre précédent.

---

23 Dossier personnel de Paul Perdrizet, Service Historique de la Défense, 16Ye898.

24 Lettre de Paul Perdrizet à René-Jean du 15 octobre 1915, INHA, Autographes René-Jean 144-901.

25 P. PERDRIZET, *Antiquités grecques de la collection du Vicomte du Dresnay, Château du Dréneuc (Loire-Inférieure)*, s. l., 1918.

L'effondrement dans l'incendie de l'étage supérieur sur le musée archéologique, qui occupait le rez-de-chaussée du bâtiment, entraîne la destruction de la plus grande partie de la collection de moulages que Paul Perdrizet avait patiemment réunie[26]. Cette catastrophe achève de le convaincre, si besoin était, de demander sa nomination à Strasbourg, pour y participer à la reconstruction de l'université française. L'entreprise est pilotée par Christian Pfister, ancien collègue de Paul Perdrizet à la faculté des lettres de Nancy, qui le sollicite dès 1917 pour occuper la future chaire d'archéologie et d'histoire de l'art[27].

Après un semestre d'enseignement à Nancy, Paul Perdrizet part donc à Strasbourg en novembre 1919, avec de nombreux professeurs nancéiens, dont son élève et ami Albert Grenier (Ill. 4). Mais les Établissements Gallé réclament toujours sa présence régulière à Nancy et il n'est pas question pour sa femme de quitter la maison familiale de la Garenne qu'elle partage avec sa sœur cadette, Claude. Paul Perdrizet se contente donc de louer un appartement à Strasbourg, rue Oberlin, qu'il occupe en semaine les quelques mois de la saison des cours, d'octobre à mai, environ. Il rentre à Nancy chaque semaine et y réside la plus grande partie de l'année. Il continue de se rendre aussi très régulièrement à Paris, moins pour ses recherches que pour assister aux conseils d'administration des nombreuses sociétés dont il est actionnaire et administrateur. Sous un éclectisme apparent, leurs activités reflètent le souci de Paul Perdrizet d'assurer l'approvisionnement et l'outillage des Établissements Gallé. Les difficultés éprouvées dans ce domaine pendant la guerre ont porté leurs fruits. On le trouve donc aussi bien dans l'exploitation de matières premières (les bois exotiques nécessaires à l'ébénisterie avec la Société des scieries africaines), la construction mécanique (les Établissements Schmitt, constructeur aéronautique pendant la guerre), la banque (Banque d'Alsace et de Lorraine)[28]. Mais c'est l'imprimerie qui, par affinité familiale et pragmatisme professionnel, l'attire surtout. Il appartient au conseil d'administration de ses deux principaux imprimeurs, Berger-Levrault, et l'Imprimerie strasbourgeoise (ISTRA), et il préside celui d'une filiale de cette dernière, l'Imprimerie de la Sarre[29].

À Nancy même, il participe avec Gustave Simon, l'ancien maire de Nancy pendant la guerre, à la fondation en 1920 des Cristalleries de Nancy, une nouvelle entreprise de fabrication de verrerie qui s'installe en face de Daum, le principal concurrent des Établissements Gallé, et connaît rapidement un vif succès dans le flaconnage en verre pour la parfumerie[30].

Il ne faut pas croire néanmoins, qu'il ne s'investit pas dans l'université strasbourgeoise : le sixième volume de la nouvelle collection des publications de l'université est son *Negotium perambulans in tenebris* (1922), où il reprend son exploration érudite de l'occultisme dans

[26] Les archives de l'Institut d'archéologie classique, dont dépendait le musée, conservent un relevé des dépenses faites par le successeur de Paul Perdrizet, Marcel Bulard, pour déposer un dossier d'indemnisation des dommages de guerre.

[27] Lettre de Paul Perdrizet à René-Jean du 25 décembre 1918, INHA, Autographes René-Jean, 144-934.

[28] Lettre de Paul Perdrizet à Lucile Perdrizet du 7 février 1921 (archives familiales). On trouve mention de ces participations dans les présentations des différents conseils d'administration dans l'*Annuaire industriel. Répertoire général de la production française* (Paris, 1925).

[29] Lettre de Paul Perdrizet à Lucile Perdrizet du 13 novembre 1921 (archives familiales).

[30] En 1923, elle compte 475 employés : « Cristallerie de Nancy », *L'Illustration économique et financière*, numéro spécial *Nancy et la Meurthe-et-Moselle*, 1923, p. 86.

l'Antiquité[31]. Il écrit quelques études sur l'art alsacien et reprend l'habitude de donner des conférences à Mulhouse, mais dans le cadre de l'extension universitaire strasbourgeoise, plutôt que dans celui de la Société industrielle de Mulhouse (SIM). Il compte parmi ses élèves le grand byzantiniste d'origine russe André Grabar, dont il dirige la thèse et sur lequel il exerce une profonde influence[32], mais aussi l'archéologue orientaliste Daniel Schlumberger ou encore l'helléniste Yves Béquignon[33].

La guerre a mis fin à ses projets de retour scientifique en Macédoine : il n'est plus question pour lui désormais de collaborer avec des savants allemands et, de surcroît, la désignation du jeune Charles Picard à la direction de l'École française d'Athènes lui ôte le dernier espoir de cette nomination[34]. Sa génération a été la victime du hiatus créé par le conflit. Il solde donc ses dossiers macédoniens les plus importants en quelques articles et passe à d'autres projets, laissant à des savants plus jeunes, tels Paul Collart, le soin de continuer l'exploration épigraphique de la Macédoine orientale.

L'Égypte continue d'exercer sur son esprit un attrait scientifique croissant : il peut enfin terminer le recueil des inscriptions d'Abydos avec le fidèle Lefebvre, celui des terres cuites d'Égypte gréco-romaines de la collection du docteur Fouquet et publier une troisième collection de son ami, *les Antiquités de Léontopolis* dans les *Monuments et mémoires de la fondation Piot* (1922)[35]. Mais il s'agit là de dossiers constitués avant 1914. La mort de Daniel Fouquet, en 1921, autant que le désengagement de Jacques Doucet de la Bibliothèque d'art et d'archéologie, donnée à la Sorbonne, mettent fin à d'autres projets de publications communes. Il est toutefois désormais reconnu aussi comme un spécialiste de l'Égypte : en 1923, il fait partie des membres fondateurs de la Société française d'égyptologie, aux côtés d'un autre Nancéien, Étienne Drioton[36].

L'aventure syrienne (1923-1928)

Paul Perdrizet ne paraît ainsi plus avoir de projet scientifique d'envergure, en 1923, lorsqu'il est approché par son vieux maître, Théophile Homolle, au nom de l'Académie des inscriptions et belles lettres, pour entreprendre l'exploration archéologique d'Antioche[37] : Homolle n'a pas oublié l'archéologue méthodique et perspicace que son élève fut à Delphes. L'obtention du mandat sur le Levant a donné à la France de vastes responsabilités et de nouvelles possibilités

---

31 P. PERDRIZET, *Negotium perambulans in tenebris: études de démonologie gréco-orientale*, Strasbourg, Librairie Istra, coll.« Publications de la faculté des lettres de Strasbourg », n° 6, 1922.

32 En témoignent l'hommage funèbre qu'il lui rendit en 1939 (« Paul Perdrizet et les études byzantines », *Byzantion*, 1939, p. 777-779) et leur correspondance (Archives Perdrizet, PP 335-342).

33 Une partie de leur correspondance est conservée dans les Archives Perdrizet, respectivement : PP 870-877 et 40-46. Voir aussi M. GELIN, « Daniel Schlumberger », *Daniel Schlumberger*, Institut français du Proche-Orient, 2010, p. 19-21 ; pour une courte biographie d'Y. Béquignon, voir J. JOUANNA, *Revue des études grecques*, 103, 1990, p. xxvii.

34 Lettre de Paul Perdrizet à René-Jean du 19 juin 1919, INHA, Autographes René-Jean, 144-935.

35 P. PERDRIZET « Antiquités de Léontopolis », *Monuments et mémoires de la Fondation Eugène Piot*, 1922, vol. 25, no 2, p. 349-386 et pl. XXIV-XXV.

36 Lettre d'Étienne Drioton à Paul Perdrizet du 15 février 1923, APP PP-205.

37 S. PROVOST, « Les deux missions de Paul Perdrizet et d'Henri Seyrig en Syrie et leurs prolongements (1924-1928) », *Colloque Henri Seyrig*, *Syria*, suppl. 3, Paris, 2015 (sous presse)

dans la région : l'Armée encourage les institutions scientifiques à ouvrir de nouveaux chantiers archéologiques pour renforcer symboliquement l'emprise française sur le pays. Les villes antiques de Palmyre et d'Antioche constituent une priorité. L'entreprise est prestigieuse et flatte le goût de Perdrizet pour l'étude de l'hellénisme hors de Grèce : faute de Macédoine, c'est donc en Syrie qu'il retourne, après quelques hésitations, plus de vingt ans après sa mission de Saïda.

Il recrute pour l'accompagner un jeune Athénien prometteur, originaire de Mulhouse et dont il a eu l'occasion de fréquenter la famille à la SIM, Henri Seyrig, avec lequel il se lie immédiatement d'une profonde amitié. Les moyens mis à la disposition de la mission sont modestes au regard des enjeux : le budget de 20 000 F est fourni à part égale par la Société française d'archéologie et l'État syrien des Alaouites. Paul Perdrizet conçoit donc la première mission, repoussée à l'automne 1924 pour des raisons administratives, comme une campagne exploratoire. Elle s'écarte très vite de son objectif originel : la stratigraphie du sous-sol d'Antioche exigerait en effet pour des fouilles des moyens hors de portée de la mission. Les deux hommes reportent donc leurs efforts sur le port d'Antioche, Séleucie de Piérie, où une prospection topographique et épigraphique donne des résultats conséquents. Deux petites fouilles permettent même de dégager les fondations de deux temples sur l'acropole. Cette première campagne est complétée par un détour à Membidj, l'antique Hiérapolis de Syrie, sur la demande des autorités militaires françaises d'Alep, qui jugent le site prometteur.

Malgré la déception de Paul Perdrizet de ne pas avoir trouvé à Antioche l'équivalent, en termes de chantier archéologique, d'une Delphes syrienne, la mission est considérée comme un succès. Une deuxième campagne est donc organisée à l'automne 1925 avec deux nouveaux objectifs : compléter l'exploration de Séleucie et fouiller le sanctuaire de la Dea Syria à Hiérapolis. Un jeune archéologue se joint à la mission : Daniel Schlumberger, élève de Paul Perdrizet à Strasbourg, découvre la Syrie comme l'avait fait l'année précédente Henri Seyrig[38]. Les deux hommes forgent lors de cette campagne de 1925 une amitié qui les conduira à prendre en main de concert l'organisation du service des Antiquités de Syrie après 1929. La deuxième mission Perdrizet-Seyrig en Syrie de nord est toutefois un échec : les fouilles de Membidj ne donnent rien, à tel point que, de nouveau, Paul Perdrizet tente de trouver ailleurs les raisons d'espérer un grand succès archéologique. Il mène plusieurs prospections au-delà de l'Euphrate et redécouvre l'intérêt de deux sites déjà signalés par les voyageurs mais peu ou mal explorés, le site assyrien d'Arslan Tash et Tell Ahmar, la cité néo-hittite de Til Barsip.

Malgré les vifs encouragements de René Dussaud, directeur de facto de l'archéologie française en Syrie, à retourner fouiller ces deux sites mésopotamiens, Paul Perdrizet et Henri Seyrig y renoncent toutefois en 1926, le premier par lassitude, le second par manque d'intérêt pour ces antiquités pré-helléniques. Après une nouvelle tentative de retour à Séleucie de Piérie en 1928, qu'Henri Seyrig prépare par une prospection solitaire au printemps, les deux hommes semblent se résoudre à publier en l'état leurs résultats. Mais Paul Perdrizet se laisse distraire par de nouveaux projets égyptiens et des recherches en vue d'une monographie historique sur la perle, si bien que l'ouvrage entrepris avec Henri Seyrig ne paraît jamais.

---

38 M. GELIN, *op. cit.*

L'absence de publication révèle aussi l'échec relatif de ces missions : Paul Perdrizet n'a pas souhaité publier un matériel qu'il jugeait insuffisant, en tout cas sans rapport avec les espoirs qu'il avait placés dans ce projet. Mais la modestie des moyens financiers et humains mobilisés rendait probablement tout autre résultat illusoire.

Entre l'Égypte et Paris

L'année 1928 correspond dans la carrière de Paul Perdrizet à la fois à la fin de l'aventure syrienne et au retour en Égypte, après un hiatus de seize ans, si on excepte le bref séjour au retour de Syrie en 1924. C'est à l'invitation de Pierre Lacau, le directeur du service des antiquités d'Égypte, qui lui propose de faire le catalogue des terres cuites du musée du Caire, que Paul Perdrizet doit ce retour[39]. Le fait que Pierre Jouguet — qui avait travaillé le premier sur cette collection — ait justement pris la direction de l'Institut d'archéologie orientale du Caire y est probablement aussi pour beaucoup.

Le dossier des terres cuites gréco-romaines du Caire, entamé avant la première guerre mondiale, traîne néanmoins car Paul Perdrizet entame parallèlement de nouvelles recherches qui le ramènent sur le terrain des études médiévales. Son ami Georges Friedel, président du conseil d'administration de l'imprimerie Berger-Levrault et collègue à l'université de Strasbourg, lui confie un livre d'heures parisien du XVe siècle dont l'étude le passionne. Elle le conduit à publier ses deux dernières monographies majeures, consacrées aux calendriers liturgiques, le *Calendrier parisien à la fin du Moyen Âge d'après le Bréviaire et les livres d'heures* (1933) et une suite, *le Calendrier de la Nation d'Allemagne de l'ancienne Université de Paris* (1937)[40]. Ces deux ouvrages sont en réalité de véritables catalogues de saints, où Paul Perdrizet explique, avec une érudition toujours aussi impressionnante, les particularités hagiographiques et liturgiques des saints vénérés à Paris.

Comme ses contraintes de professeur et d'industriel le retiennent à Strasbourg et Nancy, Paul Perdrizet a recours à un petit réseau de correspondants dévoués pour mener ces recherches : l'abbé Victor Leroquais, grand spécialiste des livres d'heures, et surtout Charles Lesans, professeur de lettres à la retraite et vieil ami du temps de l'Université populaire de Nancy, se chargent à sa place d'une grande partie des dépouillements dans les bibliothèques parisiennes[41].

Paul Perdrizet se libère bientôt de ses charges d'industriel et d'homme d'affaires : la crise économique de 1929 finissant par rattraper l'économie française, il choisit, en accord avec le conseil de famille, de fermer progressivement les Établissements Gallé, alors même que la situation financière de l'entreprise paraissait encore satisfaisante[42]. La fabrication s'arrête pour

---

[39] Lettre de Paul Perdrizet à Pierre Lacau du 25 août 1928, Bibliothèque de l'Institut de France, correspondance de Pierre Lacau, Ms 6335, f. 160-161.

[40] P. PERDRIZET, *Le Calendrier parisien à la fin du Moyen Âge d'après le Bréviaire et les livres d'heures*, Paris, Les Belles Lettres, 1933 ; P. PERDRIZET, *Le Calendrier de la Nation d'Allemagne de l'ancienne Université de Paris*, Paris, Les Belles Lettres, 1937.

[41] Les archives de Paul Perdrizet comprennent soixante-trois lettres de Charles Lesans et plusieurs dizaines de feuillets de notes correspondant à ces recherches.

[42] Les comptes des dernières années des Établissements Gallé et la documentation relative à la mise en faillite sont conservés dans les archives familiales et dans le fonds Charpentier (collection particulière).

l'essentiel en 1931 tandis que les ventes se poursuivent jusqu'à la liquidation totale en 1936. Les Cristalleries de Nancy font, elles, faillite en 1934. Enfin, à partir de 1935, Paul Perdrizet abandonne l'un après l'autre ses mandats d'administrateur dans les diverses sociétés où il était présent.

Ce n'est probablement pas un hasard si ce retrait des affaires coïncide avec un retour dans la course aux honneurs académiques : élu membre correspondant de l'Académie des inscriptions et belles lettres en 1923, il a en effet attendu longtemps pour poser sa candidature de membre de plein droit, malgré les exhortations de Pierre Jouguet et de Gabriel Millet, parce qu'il ne souhaitait pas faire campagne et s'exposer à un échec. Il finit par s'y résoudre et il est élu, à sa troisième candidature, sur un fauteuil de membre libre non résidant le 16 novembre 1934[43]. L'élection n'allait pas de soi, car le franc parler et le caractère difficile de Paul Perdrizet lui avaient valu des inimitiés tenaces au cours des ans : elles l'avaient empêché notamment par deux fois de succéder à Maurice Holleaux , à la direction de l'École française d'Athènes en 1912, puis au Collège de France en 1932. Elles lui avaient aussi probablement coûté la succession de Gustave Fougères à la Sorbonne en 1927, malgré le soutien de son ami Pierre Jouguet[44].

Malgré les soucis de santé qui se multiplient à partir de 1930, il ne renonce pas aux voyages : il participe à de nombreux congrès internationaux, dont toute la série des congrès d'études byzantines de 1924 à 1938, celui d'Athènes excepté, précisément en raison d'un accident de santé (1930). Il retourne surtout en Égypte à l'invitation de Sami Gabra et de l'université égyptienne du Caire, comme conseiller sur la fouille de la nécropole d'Hermopolis Magna : les trois missions de 1933, 1934 et 1936 sont ses derniers voyages archéologiques. Il profite de celui de 1934 pour visiter une dernière fois la Syrie, en compagnie de Daniel Schlumberger, et pousse une excursion jusqu'aux chantiers de Mari et de Doura Europos sur le Moyen Euphrate[45]. À Hermopolis, il prend en charge l'étude de l'architecture et du décor des tombes monumentales, qui paraît dans une publication posthume de 1941 : *Temples et maisons funéraires d'époque gréco-romaine*[46].

Le fil d'Ariane de ce parcours sinueux de chercheur à travers les âges et les continents est certainement la curiosité universelle et insatiable de Paul Perdrizet, servie par une intelligence supérieure et une énergie hors du commun. L'enthousiasme avec lequel il se saisissait de nouveaux thèmes de recherche eut souvent pour conséquence de lui en faire délaisser les anciennes, même inachevées, ce qui a probablement limité son influence. De surcroît, il est indéniable que son engagement dans les affaires familiales, au sens large, a considérablement réduit son activité scientifique après 1914.

SAMUEL PROVOST

---

[43] Lettre de Paul Perdrizet à René-Jean du 17 novembre 1934, INHA, Autographes René-Jean, 144-974.

[44] Lettre de Pierre Jouguet à Paul Perdrizet du 15 décembre 1927, APP PP 445.

[45] lettres de Paul Perdrizet à Lucile Perdrizet des 30 janvier, 12 février et 7 mars 1934, archives familiales.

[46] P. PERDRIZET, « Temples et maisons funéraires d'époque gréco-romaine », S. GABRA (dir.), *Rapport sur les fouilles d'Hermoupolis ouest (Touna el-Gebel)*, Le Caire, Institut français d'archéologie orientale du Caire, 1941, p. 51-105.

Liste des illustrations

Ill. 1. Portrait de Paul Perdrizet entre Pierre Jouguet et Théophile Homolle à Delphes, vers 1894 (archives scientifiques de Paul Perdrizet, Université de Lorraine).

Ill. 2. Paul Perdrizet et Lucile Gallé, peu avant leur mariage en 1906 (archives familiales).

Ill. 3. Lucile Perdrizet-Gallé et sa sœur Geneviève Gallé à Gizeh le 22 octobre 1909 (archives familiales).

Ill. 4. Paul Perdrizet et Albert Grenier à Strasbourg en 1919 (archives familiales).

Ill. 5. Paul Perdrizet, Lucile Perdrizet et Henri Seyrig à Antioche en octobre 1924 (archives familiales).

Ill. 6. Paul Perdrizet au milieu d'employés et de visiteurs dans la salle d'exposition de l'usine Gallé, vers 1925 (archives familiales).